

Interview

SAVOIR-FAIRE ARTISANAL ET EXPÉRIMENTATION CONTEMPORAINE AVEC MATHIAS KISS

AMA a rencontré Matthias Kiss, un artiste d'origine hongroise qui a grandi à Paris, où il fera les Compagnons durant 10 ans. Ses travaux seront consacrés à un des éléments essentiels du répertoire du peintre décorateur : le décor plafonnant et plus particulièrement le ciel. En parallèle de ses créations personnelles, il a fondé en 2002 l'atelier Attilalou avec le maître artisan Olivier Piel, afin de répondre aux commandes de particuliers et aux collaborations qu'ils réalisent pour des architectes d'intérieurs.



Pouvez-vous nous parler de votre parcours, et nous expliquer ce que le compagnonnage vous apporte dans votre travail ?

À 14 ans j'ai entamé une formation en préapprentissage, afin d'intégrer les compagnons par la suite. Les compagnons proposent une formation axée principalement sur la restauration de monuments historiques. Durant 15 ans, les compagnons ne m'ont pas seulement formé, ils m'ont élevé par leur rigueur et leur exigence.

Il arrive que, grâce à des partenariats avec des entreprises externes, les compagnons travaillent sur des chantiers durant quelques mois en dehors de l'école. À 29 ans, après 15 ans de maison, j'ai eu l'occasion de travailler sur le chantier de la rénovation de l'hôtel Costes. C'est ainsi que j'ai découvert le monde extérieur. J'ai rencontré des jeunes sortant principalement de l'École des Beaux-Arts, et j'ai appris l'existence de la Maison des Artistes. Il faut avouer que chez les compagnons nous sommes un peu infantilisés, au contraire d'être encouragés à nous ouvrir au monde extérieur.

Quel lien conservez-vous avec cette ancienne vie et avec les compagnons ?

Mes anciens collègues ressentent de l'admiration envers ceux qui ont le courage un jour de quitter la communauté, de partir découvrir le monde extérieur. Cela n'est pas chose facile, les liens sont tellement forts entre compagnons, ils s'apparentent à de vrais liens familiaux, si bien que quitter son maître d'apprentissage est une réelle rupture.

*Golden Snake :
David Zagdoun*

Interview

SAVOIR-FAIRE ARTISANAL ET EXPÉRIMENTATION CONTEMPORAINE AVEC MATHIAS KISS

Qu'avez-vous envisagé après avoir quitté les compagnons et terminé le chantier de l'hôtel Costes ?

Créativement parlant, beaucoup de portes se sont ouvertes. Soudainement, les matériaux nobles que j'avais l'habitude de voir dans des églises ou dans d'autres monuments historiques m'ont inspiré pour des créations contemporaines.

Avez-vous conservé cette rigueur du compagnonnage dans votre travail actuel ?

Oui, on trouve énormément de rigueur au sein de mes réalisations. Quand je suis parti, je me suis affilié à la Maison des Artistes, et j'ai travaillé en freelance, pour de grands décorateurs comme Garcia. Mais je ne me retrouvais pas dans nos projets, je n'assumais pas le travail de décorateur qui empiétait trop à mon sens sur le travail d'artisan que j'affectionne tant. Ce qui m'importe le plus dans mon processus créatif est le rapport à l'architecture et à l'histoire de l'art.

À 29 ans, vous vous inscrivez à la Maison des Artistes, vous travaillez avec des architectes d'intérieur, quelle est la suite ?

La liberté soudainement me surprend : auparavant j'étais un intérimaire de luxe, de manière injustifiée, je perdais mon identité. Je me suis alors mis à mon compte avec mon associé Olivier en l'an 2000. J'ai préféré faire de petits projets, mais qui étaient des projets justes à mon sens, en adéquation avec l'ergonomie des lieux. J'affectionne particulièrement le côté immersif, méditatif et introspectif.

Votre objectif est-il de susciter de l'émotion chez les gens ?

Mon objectif est d'insuffler du repos à ceux qui sont confrontés à la société de consommation, aux magazines, aux newsletters. J'aime le flottement de l'intemporalité, retrouver un peu les émotions d'une maison de famille, ce qui renvoie au passé et à l'imaginaire.

Quelle est l'origine de la création de votre entreprise ?

J'ai créé Attilalou en l'an 2000 en m'associant à Olivier Piel. J'ai eu besoin d'Attilalou pour exprimer ma créativité, mais au début du projet je voulais créer une personnalité de groupe qui soit Attilalou, et non pas Mathias Kiss. À nos débuts, on faisait beaucoup de colorimétrie dans des appartements privés. Je m'intéresse beaucoup à l'intensité des couleurs, à ce qu'on appelle le ton. Je prenais la même couleur que je dégradais en une multitude de tons, je m'amusais à gommer ou au contraire à faire ressortir les angles d'un espace.

Underwater
Alexandre Guirkingier





Portrait Mathias Kiss :
Diane Hendrixx

Interview

SAVOIR-FAIRE ARTISANAL ET EXPÉRIMENTATION CONTEMPORAINE AVEC MATHIAS KISS

À quel moment avez-vous basculé dans la création à proprement parler ?

C'est difficile à dire. J'ai commencé à gagner en autonomie et en créativité en répondant présent à des projets dans lesquels il me semblait voir une vraie sincérité.

En 2008, mon premier projet personnel « Sans angle droit » rassemblait le miroir froissé, un tapis et une banquette. C'est à cette occasion que j'ai réalisé que je voulais m'éloigner des outils comme le compas ou l'équerre, qui sont présents en permanence chez les compagnons. C'est pourquoi j'ai réalisé « Sans angle droit », c'était une façon de dire : je sais ce que je veux, maintenant je suis libre et j'ose dire « je ». C'est un peu comme un manifeste. « Sans angle droit », « Sans 90° » ce n'est pas anodin. C'est impossible un appartement sans angle droit ! Tout ce qui implique un mur ou un sol implique forcément des angles droits.

Comment les gens perçoivent-ils votre travail ?

Aujourd'hui, grâce à ces deux projets, ils le voient comme un travail d'artiste et non pas comme un travail de décorateur.

Qui édite vos pièces aujourd'hui ?

Mon éditrice est la galerie Armel Soyer, pour mon travail « Sans angles droits », elle a également édité le tapis, la banquette, et le miroir.

Dans votre travail ce qui est marquant c'est cette sensation d'infini, comme si vous ne vouliez pas que l'œuvre s'arrête dans l'espace ?

C'est tout à fait ça. Finalement pour faire la *Kiss Room*, qui se définit un peu comme une œuvre architecturale, j'ai dans un même temps nié l'architecture, j'ai obtenu ce résultat en ayant placé des cubes dans les angles. On a l'impression d'avoir des murs transparents dans cette maison, ce qui va à l'encontre de mon habitude qui est de peindre les murs. Un miroir face à un miroir c'est du néant, c'est à la fois de l'infini et de l'apesanteur. Il n'y a rien en décoration, rien en mobilier, juste de la sensation et de la perception, mais la rigueur reste très présente. C'est une galerie des glaces du futur, donc encore une fois je mélange l'ancien au récent : c'est intemporel. C'est au spectateur de dire comment il perçoit cette installation, de voir si ça le renvoie dans le passé ou le plonge dans le futur.

L'année dernière le PAD vous avait donné carte blanche, en quoi cela a-t-il consisté ?

La direction du PAD m'a effectivement donné carte blanche. J'ai réalisé une pièce que j'affectionne beaucoup, qui s'appelle *Half*. Elle prend place dans un espace qui fait 10 mètres sur 5 mètres, et qui encore une fois s'inscrit dans une sorte de réaction aux compagnons. Immédiatement le format de cette tente aux Tuileries m'a inspiré, je voulais y intégrer des éléments d'architecture. J'ai joué avec l'espace, en y installant des miroirs qui reflétaient les éléments de décor que j'avais apportés : tapis, portes et fauteuils.

Comment vous situez-vous sur le marché ? Êtes-vous suivi par des collectionneurs ?

Oui, j'ai plusieurs collectionneurs, dont un qui m'est extrêmement fidèle, au point de tout acheter, son appartement est un peu comme un appartement-témoin de mon œuvre, un vrai musée Mathias Kiss. C'est un vrai personnage, qui bouscule les codes et qui recherche l'innovation perpétuelle. Ce que je déplore c'est que notre génération soit si frileuse et recycle tout.

Pouvez-vous nous parler de vos réalisations ?

Mes spécialités sont la dorure et le parquet. Ma banquette, par exemple, est directement liée à tout ce mobilier de style. Je ne dessine pas une corniche, j'en prends une existante, et je bouleverse son apparence. Si on prend une photo de mon œuvre, cela devient une photo abstraite, car tout s'aplatit et devient un tableau.

Quel artiste ou quelle œuvre appréciez-vous d'un autre ?

J'ai acheté une œuvre que j'apprécie énormément d'Éric Poujeau qui consiste en une plaque mortuaire. Mais elle n'est pas chez moi, chez moi il n'y a que du Mathias Kiss. En réalité le processus de création m'a amené à nier mon quotidien, je n'ai pas de cuisine, et je n'ai jamais fait à manger de ma vie. « Tu ne peux pas écrire, faire la photo et être le sujet » : mieux vaut faire appel aux gens qui savent faire, moi je suis le créateur, sinon j'ai peur de devenir fou.

Un mot pour la fin ?

Ciao les bigorneaux ! ■